Entre soi et l'autre, l'Autre ment ?

Abstract :

Deux rêves, l'un prit chez moi l'autre chez une analysante, démontrent la même structure, celle du rapport de soi à l'autre, médiatisé par l'Autre, c'est-à-dire le langage. Cette liaison est donc exemplaire de ce qui se passe en général dans un transfert. Dans ce cas particulier, il s'agit cependant d'une femme qui, diagnostiquée PMD il y a dix ans, s'est complètement sortie d'affaire grâce à son analyse, et sans médicament aucun.

Sommaire

Préambule : le sujet de l'énonciation

Pour une fois, je vais déroger à mon principe, celui qui est à la base de la psychanalyse : on confie à la personne concernée le soin d'analyser ce qui la concerne. En fait non, je ne vais pas y déroger, je vais y faire une légère entorse, qui consiste à cesser de ne parler que de ce qui me concerne, ce qui serait logique. Car, dans ce qui me concerne, il y a aussi l'autre. On ne saurait imaginer de sujet sans autre. Je me sens concerné par mes analysants au point d'en rêver régulièrement, ce qui m'est une aide précieuse quant à l'analyse du transfert inconscient. Cependant, je vais essayer, cette fois, de mettre l'accent sur cet autre, dont le parcours me semble exemplaire, en gardant suffisamment de vigilance pour ne pas me tromper de sujet de l'énonciation. Ici, c'est moi qui parle : donc, le sujet de l'énonciation, c'est moi. Cependant, ce texte est le fruit non seulement de 11 ans d'analyse avec Marie, mais de plusieurs allers et retours entre elle est moi. Je lui soumettais ce que j'avais écrit et elle me renvoyait ses corrections et commentaires, au point que je puis dire que, finalement, deux voix parlent ici, la sienne et la mienne, même si c'est moi qui me fait le porteur de la sienne. Je tiens à la remercier vivement pour sa contribution.

Structure

En tant que sujet de l'énonciation, je vais donc commencer par énoncer ce qui me concerne tout à fait personnellement, et qui m'a vivement interpellé par la façon dont l'autre, elle, Marie, s'est immiscée en moi à mon insu.

Une nuit, j'ai rêvé d'elle :

Je suis avec Marie ; elle m'envoie du sable dans la figure. Ça me fout dans une rage grave. Je veux la foutre dehors, elle ne veut pas partir, je suis obligé de l'emmener manu militari à la porte, je crois que je lui ai fait une clef au bras. Elle revient, elle revient encore, je la jette dehors, elle revient encore… plusieurs fois, ça n'arrête pas. Ma mère est là qui lui ouvre parfois discrètement la porte pour qu'elle puisse revenir. La porte ressemble à celle de l'appartement du Puy (la ville de mon enfance). J'en veux à ma mère, je la hais autant que je hais Marie, car elles sont complices, ma mère la laisse revenir à chaque fois.

De son côté, elle vient me raconter le rêve suivant :

Emma, une des petites filles dont je m'occupe à la bibliothèque, a mal au ventre. Elle va à l'hôpital mais elle revient avec son mal au ventre. Alors mon oncle – parrain Pierre – lui fait un lavement avec un long tuyau et ce qui sort n'est pas de la merde, mais de la viande.

Ensuite je suis prisonnière dans une cave, je veux sortir par les escaliers mais un mec muni d'un bâton me frappe pour me faire redescendre. Je refais une tentative et le mec me frappe à nouveau, et encore et encore, et je me réveille.

Il y a une évidente similitude de structure entre nos rêves. Elle comprend très vite que cette petite fille signifie une métaphore d'elle-même. Elle est sur la fin de son analyse, elle cherche à en sortir, comme de la cave, comme s'il s'agissait du ventre de sa mère, mais un substitut du père, reconnaissable à son bâton phallus, l'en empêche. Après onze ans d'analyse, il était temps, mais il en est ainsi de tout le monde. Le souvenir d'un endroit où tous les désirs étaient satisfaits reste extrêmement attirant. A la première partie du rêve, je pose la question : alors qu'est-ce que c'était que cette viande ? Elle interprète doublement : un phallus, un fœtus. Non, elle n'a pas subi de lavements dans son enfance –elle sait très bien que moi, j'en ai subi, et elle ne fait justement pas la confusion - mais par contre, elle se souvient d'un avortement.- est-il besoin de préciser que ça ne m'est jamais arrivé ? Elle convient de ce que, quand elle était petite, sans doute de l'âge de cette petite Emma qui lui sert de substitut dans le rêve, elle s'était posé la question : par où sortent les enfants ? La défécation quotidienne était venu apporter réponse : par l'anus, sachant que c'est le père qui l'y avait fait rentrer avec son grand tuyau. Et, étant fille, il lui faut aussi faire sortir d'elle-même ce phallus qui est resté coincé dedans. C'est une tache qui s'avère infinie, tant la croyance infantile est vivace. Aussi infinie que celle de se mettre au monde soi-même. Le parrain Pierre qui l'aide dans cette tâche pourrait bien être un substitut du père ; d'un autre côté cet homme muni d'un bâton pourrait bien être son père aussi, et l'analyste, également. Elle en conçoit l'hypothèse qu'elle a peut-être fabriqué ce fantasme : lorsqu'elle était dans le ventre de maman, elle aurait perçu les introductions du phallus du père comme autant de refus à ce qu'elle sorte, ou d'une menace sur sa sortie. La question de savoir s'il s'agit d'un véritable souvenir ou d'une reconstruction fantasmatique n'a pas d'importance ici. En psychanalyse, nous ne sommes pas dans l'objectivité. La subjectivité des points de vue a toute sa valeur.

La question serait plutôt de savoir dans quelle mesure elle l'a repris de moi, car on le trouve dans ma *Scène primitive*, mon dernier ouvrage publié[1], autant que dans Mélanie Klein. Eh bien, elle ne l'a pas évoqué au moment de la séance. Par contre je me rappelle d'un rêve d'elle datant d'au moins trois ans, que j'avais déjà cité dans un article précédent[2] et qui possédait lui aussi la même structure. Je cite ce que j'avais écrit à l'époque :

« Je sors d'une séance avec vous, mais avant de sortir vous prenez une veste. Ensuite sur le trottoir, nous marchons la main dans la main et vous vous baissez pour ramasser un collier cassé, que vous me rendez.

« Je suis dans le métro et je m'aperçois que j'ai perdu une chaussure ; donc je la cherche. Où ? Dans le trou, c'est-à-dire dans l'intervalle entre les quais, sur les rails. Et là je découvre, horreur, qu'il y a deux épaisseurs de rails l'une au dessus de l'autre et que, entre ces deux épaisseurs, il y a une femme et son enfant. Horreur supplémentaire, un métro arrive !

« Alors le rêve passe à autre chose.

« Je lui demande : c'est quoi ce métro ? Elle répond : un phallus. J'ajoute sans réfléchir :

Oui, mais alors c'est un gros ! – c'est le phallus du père, complète-t-elle spontanément.

« - Pourquoi est-il menaçant ? Mais là, elle ne sait pas répondre.

« Elle poursuit, cependant : ce collier cassé, c'est le phallus ; pourquoi est-ce que vous m'en rendez un, j'ai fait assez de travail, ici, pour faire un sort à cette envie de phallus !!!

« Puisqu'avoir le phallus, c'est être indépendant… enfin, c'est l'idée que je m'en faisais.

Nous en sommes là dans l'analyse, mais nous y étions sans doute déjà il y a trois ans ; ce que nous touchons là est peut-être bien autre chose qu'une étape : une structure. Il y a en moi comme en elle, autant une tendance à ce qu'elle sorte qu'un désir qu'elle reste. Nous sortons ensemble, mais elle me fait prendre une veste, c'est-à-dire un camouflet cinglant. Il y a un collier entre elle et moi mais il est cassé, non seulement elle l'a perdu, mais je lui rends. La chaussure est perdue, mais elle se retrouve sous la forme… d'une femme et son enfant collés ensemble. Dans cette valse hésitation autour de la porte, nous pouvons sans hésiter reconnaitre le *fort-da*, c'est-à-dire le travail de la pulsion de mort pour parvenir à symboliser ce qui reste de réel. La porte c'est aussi bien : la porte de l'appartement de mon enfance, la porte de mon cabinet, la porte de la cave, l'entrée du tunnel de la station de métro, la porte du corps, par laquelle entrent et sortent phallus et autres corps.

En 11 ans, elle est devenue ce que je n'hésite pas à appeler une amie. Mais, au-delà de l'amitié que le côtoiement intime de quelqu'un pendant si longtemps entraine fatalement, mes propres fantasmes maternels sont convoqués. Ce n'est pas ma mère, mais ma mère en moi qui lui ouvre la porte. Elle reste donc dans le ventre de l'analyse comme si elle était dans le ventre de sa mère, ou de moi identifié à ma mère. Si elle m'envoie du sable, c'est que nous sommes au bord de la mer(e). C'est également de la poudre aux yeux, pour m'aveugler. Enfin c'est quelque chose qu'elle tente de faire rentrer en moi. La porte que je tente de lui faire franchir dans un sens tandis que ma mère lui fait franchir dans l'autre, c'est plus la porte de mon enfance que la porte de mon cabinet. C'est la porte de mon intime. Elle devient un personnage intérieur à moi. Pas facile d'admettre qu'on s'est laissé envahir par quelqu'un !

[1] Voir : http://topologie.pagesperso-orange.fr/

[2] *Don Quichotte, c'est moi*, lisible sur mon site : http://topologie.pagesperso-orange.fr/Don_Quichotte.pdf

J’appelle ça l’entame. On peut dire que j’ai autant été entamé par son désir de partir que par son désir de rester et réciproquement. Eh bien, c’est cela le travail de la psychanalyse : se mettre au monde et, en ce sens, l’analyste n’est pas neutre. Il y est impliqué au plus profond de son ventre. Après ça, on pourra toujours parler de l’éthique de la jouissance : l’inconscient, lui, n’en fait qu’à sa guise, et l’analyste ne saurait être dépourvu d’inconscient.

Entre les deux rêves de l’analysante, on voit que le phallus du père est passé du métro qui écrase au bâton et au tuyau qui permet de mettre quelque chose dedans, puis de faire sortir dehors cet encombrant phallus paternel et ce fœtus, qui est peut-être bien le produit de son office. Le phallus de la fille, de chaussure perdue est devenu viande. La station de métro s’est transformée en cave. De mon côté, c’est sans doute à rapprocher de cette giclée de sable qu’elle fait rentrer dans mes yeux, ce qui m’incite à la faire sortir, tandis que ma mère s’obstine à la faire rentrer.

Plus qu’une question d’influence et d’identification je crois qu’il s’agit tout simplement du transfert qui, comme toujours, est réciproque.

De l’autre à soi : là où *ça* était, *Je* suis advenu

Est-ce une fin d’analyse par identification au symptôme, comme ça se dit beaucoup ? Elle a laissé tomber tout symptôme. Par contre elle reconnait que la personne délirante qui était venu me trouver 11 ans plus tôt, c’était bien elle, et elle ajoute : *les dépenses somptuaires que j’ai faite, le comportement sexuel débridé que j’ai eu pendant cette période, avant je disais : c’est pas moi, c’est la maladie, maintenant je peux dire* : *oui, il s’agissait bien de moi*. Là où *ça* était, *je* suis advenu. Face à la déresponsabilisation massive qui s’affiche de nos jours dans le rejet de la psychanalyse, elle s’affirme dans le sens le plus noble du mot *responsabilité* : de ce qui m’est arrivé, *je* peux répondre.

Sa mère aussi lui avait dit un jour avoir lu quelque part que son symptôme majeur, qui avait été les achats excessifs, épongés après coup par son père, était un trait typique de la PMD (Psychose Maniaco-dépressive). Comme beaucoup de mères et beaucoup de malades, il était important de pouvoir dire que tout cela était dû à la maladie et non à soi ou à l’autre. C’est bien évidemment le sentiment de culpabilité qui se cache derrière cette déculpabilisation massive qu’on retrouve partout et notamment dans le problème de l’autisme. Ici, culpabilité d’avoir mis au monde une enfant handicapée par la surdité. En effet, elle était née sourde, et personne ne s’en était aperçu avant un âge relativement tardif. Alors, appareillée, elle avait pu suivre une scolarité tout à fait normale, et même devenir musicienne. Il y a donc le sentiment d’une dette des deux parents à l’égard de leur enfant. J’émets l’hypothèse que c’est cette dette qu’elle leur a fait payer par ses achats excessifs.

Elle a remis dedans quelque chose qu’elle rejetait dehors. Et c’est de ça dont nos rêves respectifs parlent. Oui, il y a une symétrie de nos rêves ; ça ne veut pas dire qu’il s’agit d’analyse mutuelle, ni de miroir, mais de partage d’une même structure. Ça veut juste dire que, moi qui me sentais en totale dissymétrie, comme ce que l’éthique de l’analyse impose, j’ai bien dû me rendre compte que ce n’était pas le cas. Est-ce que ça a eu une incidence pratique sur la fin de l’analyse ? Je n’en sais rien. J’en fais part, c’est tout.

Au commencement était l’agitation

Marie était venue me trouver au dispensaire à l’âge de 27 ans et en plein délire. Je me rappelle qu’elle s’était rasé le crane et qu’elle ne cessait de jouer avec tout ce qu’elle pouvait trouver sur mon bureau sans la moindre gène. Elle parlait à toute vitesse, faisait des dépenses

excessives, avait des hallucinations, oubliait sa fille au beau milieu d'une fête populaire et se faisait tirer dessus par son amant d'alors, le père de la petite fille. Il y a deux façons de rejouer la structure dedans-dehors : soit on s'enferme dedans, on ne veut plus voir personne, on ne bouge plus, soit on sort tout le temps, on ne tient pas en place, c'est-à-dire qu'on fait du dedans-dehors sans arrêt quelle que soit la place où on se trouve. On reconnait là la structure du *fort-da*, emblématique de la pulsion de mort de Freud. Quand je m'occupais de personnes dites-autistes, j'avais travaillé 7 ans avec un jeune homme qui passait sa vie autour des ouvertures. Toute la journée il ne faisait que rentrer et sortir en claquant violement la porte. Ce n'était jamais qu'une modalité de cette même structure. D'une manière générale, tous les dits-autiste avec lesquels j'ai travaillé commençaient leur séance par ce premier mouvement, fondamental : sortir du bureau. Certains pouvaient ensuite ne pas cesser de tenter de sortir : après le bureau, les locaux du dispensaire, et après cela la rue, et ainsi de suite à l'infini…dans le même temps ils pouvaient avaler tout ce se trouvait sur leur passage, l'autre (via une morsure), la merde laissée par un autre et les cailloux de la cour[3]. La pulsion entrer-sortir ne connaissait pas de limite. Cette limite manquante, c'est l'image du corps, telle que pourrait la construire l'articulation du miroir et du langage. Cette pulsion, c'était la pulsion de mort de Freud, autrement dit le symbolique, insistant pour trouver une représentation de ce qui résistait à l'expression.

L'abandon de la chimie

Lors de son cours passage en HP, on lui avait mis un traitement thymorégulateur en lui disant de ne surtout jamais arrêter, sous peine de rechute catastrophique. Elle a donc vécu deux ou trois années comme un zombie. Pendant ce temps, elle venait me voir sans conviction et sans avoir grand-chose à dire. Puis elle a arrêté de venir quelques temps et quand elle est revenue, elle avait déjà arrêté ses thymorégulateurs, contre l'avis du monde entier, sauf le mien, car il se trouve que je n'ai pas vocation à donner des avis. Mais je peux soutenir un sujet dans sa décision. Si elle revenait me voir, c'était sous la pression de crises d'angoisse très violentes et répétitives. De ce fait, son généraliste l'avait mise sous anti dépresseurs et anxiolytiques. Mais là, chez moi, elle avait des choses à me dire. Un jour, elle m'a raconté avoir dit à sa psychiatre qu'elle avait mis fin à la prise de thymorégulateurs, plusieurs années auparavant. Sa psychiatre lui avait répondu : c'est impossible, vous auriez du rechuter. Eh bien non, elle n'avait pas rechuté. Et six ans après, ça se confirme, d'autant qu'elle a également laissé tomber toutes les autres médications. Et cette fois c'est sa psychanalyse qu'elle envisage d'arrêter, tout doucement, en baissant le rythme des séances de trois à deux par semaine, pendant quelques mois, puis maintenant, de deux à une. Tout se passe bien, elle n'a eu aucune saute d'humeur, aucune hallucination, depuis toutes ces années. Elle a un travail de bibliothécaire dans un centre culturel de banlieue et élève seule sa fille de 14 ans sans souci.

L'immobilité comme inversion du symptôme

Pendant les premières années de son analyse, lors de mes absences pour les vacances, elle produisait une forte crise d'angoisse. L'angoisse, ce sentiment oppressant et sans objet nommable, témoigne de la perte de l'objet vécue comme un refus de cette perte. L'objet est à

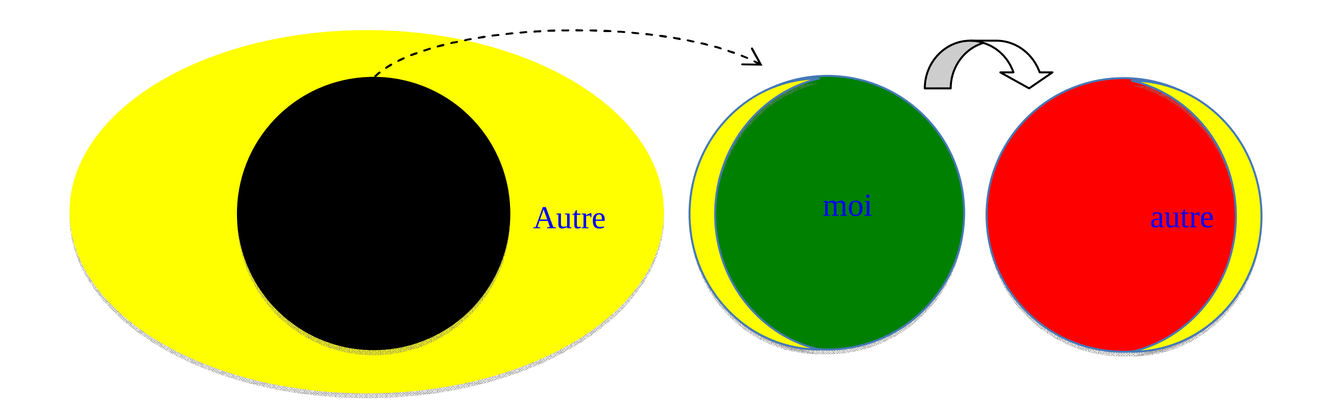
[3] Voir : *De l'autisme*, tome I et II . http://topologie.pagesperso-orange.fr/livres%20publi%E9s.html

la fois absent (dans réalité de mes vacances, par exemple) et présent (dans le sentiment du réel de quelque chose qui est là et s'impose par sa massivité inexprimable).

Cette angoisse, avec le temps, s'est changée en un eczéma aux pieds particulièrement handicapant, car elle ne pouvait pratiquement plus marcher. Aujourd'hui elle supporte mes absences sans plus aucun problème, ce pourquoi elle peut sereinement envisager une absence définitive. Le symptôme n'était pas nouveau, il ne faisait que suivre des frayages anciens : elle avait déjà eu de l'eczéma lorsqu'elle était petite. Je m'en permets ici une interprétation toute relative : ce symptôme lui interdisait toute sortie, voire même tout mouvement, prenant le contre pied (sic) de l'agitation qui l'avait saisie un jour. Si celui qui lui permettait de s'en sortir n'était pas là, elle ne s'autorisait plus à sortir. On reconnait aisément ici la même problématique structurale : entrer-sortir, ou présence-absence.

La coupure et son échec

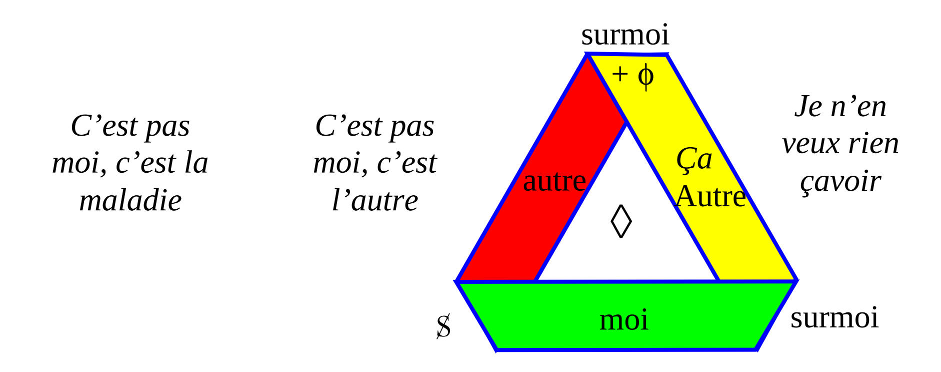
Le symptôme, quel qu'il soit, est toujours le témoignage de l'échec de la coupure entre la mère et l'enfant, c'est-à-dire qu'il n'autorise pas ce rapport de coupure entre soi et l'autre par lequel le langage introduit son intermédiaire. L'inconscient dévoile alors sa structure commune, l'Autre, pour la bonne raison qu'il s'agit de la structure du langage. Le symptôme, comme le rêve non interprété, reste un voile par lequel l'Autre se dissimule, l'Autre ment. Mais avec l'interprétation, l'Autre ne ment plus, bien au contraire, il dit la vérité des rapports entre soi et l'autre, en tant que ces rapports ne sont pas net, car la coupure elle-même n'est pas nette, comme ci dessous :



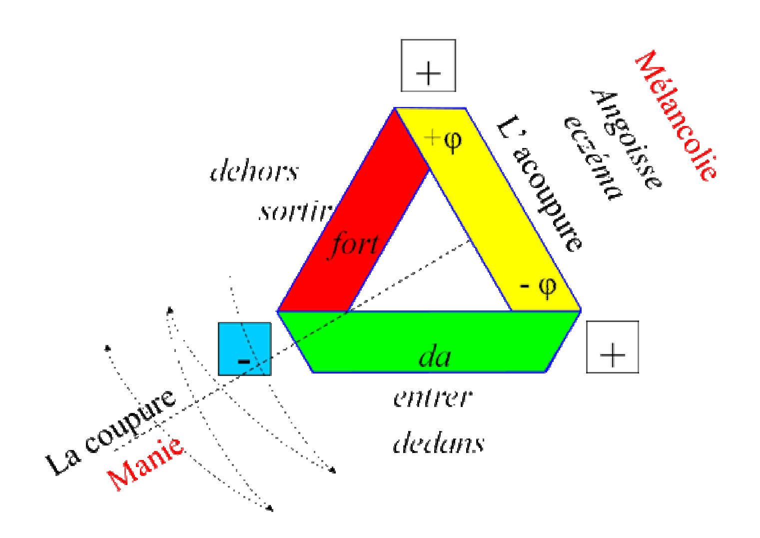
La rondelle, verte sur une face, rouge sur l'autre, a été découpée de la surface jaune dite d'origine, dans laquelle elle laisse un trou (noir). La coupure n'est pas complète, pas efficiente sur l'ensemble du pourtour. Il reste un endroit, une plage jaune au bord de la mer, où il s'avère que la coupure est restée une surface. A cet endroit-là, tout se passe comme si le bord, qui devrait être à une dimension, était en fait en deux dimensions. La coupure est encore une surface, présentant les caractéristiques à la fois du bord et des deux faces, c'est-à-dire à la fois moi, l'autre et l'Autre. Ce dernier peut être interprété comme l'origine : aussi bien la mère que le langage qui à l'époque de *l'infans*, celui qui ne parle pas encore, ne fait pas encore sens. Ici, on peut sans doute avancer l'hypothèse suivante : la surdité congénitale de Marie l'a laissée trop longtemps hors langage, c'est-à-dire hors sens. Pas de sens, c'est-à-dire pas de dessus ni de dessous, pas de différence entre le corps de l'enfant et celui de la mère, pas de différence entre dedans et dehors, pas de différence entre entrer et sortir. Ce pourquoi le symptôme, puis le rêve qui en a pris le relais, dévoilent cette structure : ne pas cesser de

rentrer et sortir, à toute vitesse, aussi bien que son inverse dit « mélancolique » : rester tout le temps dedans en bougeant le moins possible de façon à instituer les murs de la maison comme substituts de l'image du corps défaillante. Chez Marie, c'est l'angoisse et l'eczéma aux pieds qui faisait office de cet inverse. Le travail de la psychanalyse consiste à achever la coupure, non en éradiquant le « reste » (jaune) qui s'avère irréductible, mais en le tolérant à l'intérieur de la rondelle, comme je tolère en moi l'image de ma mère intervenant encore contre mon gré, comme Marie tolère en elle la présence d'un père interdicteur et d'un phallus inutile.

Cette zone paradoxale, à la fois surface et coupure, à la fois à deux et à une dimension, se formalise de manière plus exacte par l'écriture de la bande de Mœbius, qui se lit comme l'homologue du nombre π, rapport impossible à écrire :



La castration est à la fois assumée par la torsion $\$$ et refusée sur les deux autres torsions qui assurent la fonction du surmoi, encadrant la zone jaune, lieu de l'Autre. Ainsi s'écrivent les deux modalités du refoulement, le refoulement proprement dit : je n'en veux rien *ça*voir, et le déni : c'est pas moi, c'est l'autre. Zone paradoxale qui se lit à la fois dessus et dessous, comme tout symptôme qui est une formation de compromis entre les exigences du *ça* et celles du surmoi.



Tout symptôme est une formation de compromis entre des motions contradictoires. On voit ici comment la bande de Mœbius permet d'écrire la continuité des modalités des symptômes. L'agitation des premiers temps peut se lire comme une façon de dénier la différence des places en allant sans cesse de l'une à l'autre. Puis l'angoisse, comme la présence-absence qui se fige en une seule entité sans figure, tandis que l'eczéma coince le

corps à la maison. Les pôles de l'agitation sont aussi bien l'entrer-sortir du refuge maternel que l'assomption-déni de la castration (-φ,+φ). Ensuite, tout cela s'écrit en rêve, sans plus avoir besoin d'expression dans la réalité.

Que j'aie écrit manie et mélancolie dans le schéma ci-dessus ne veut en aucun cas signifier que j'accrédite l'existence d'une maladie que certains appellent PMD. Je veux simplement manifester une opposition de deux pôles que l'on retrouve partout, aussi bien dans l'autisme que chez moi-même, avec tout le spectre des possibles entre ces extrêmes, en évitant de parler de normalité. Dans l'un, la coupure fonctionne, dans l'autre elle ne fonctionne pas, devenant l'acoupure. De multiples modalités peuvent exprimer cette opposition, et ce n'est pas parce que certaines en viennent à faire souffrir que, de mon point de vue, on puisse dire qu'il s'agit de maladie.

Fonction et dysfonction : la surdité

Pourquoi la structure s'exprime-t-elle alors de façon si différente d'une personne à une autre ? La réponse est d'abord un truisme : parce que personne ne vit la même vie. Par contre tout le monde a affaire à la structure du langage. Le particulier exprime donc l'universel en de multiples modalités par lesquelles il trouve sa différence. La complexité de chaque vie ne permet pas d'élaborer une loi générale. Tout au plus peut-on suggérer l'occurrence de la surdité congénitale qui a laissé l'enfant trop longtemps hors langage. Avec prudence on pourrait en tirer peut-être une loi universelle rejoignant ce que j'énonce de la structure du langage. Si je devais donner une expression au drame de ma vie, je dirais : ne pas avoir été entendu par mes parents. Autrement dit, il y a là aussi une surdité, certes, pas physiologique. Au fond, est-ce que tout le monde ne pourrait pas en dire autant ? N'avons-nous pas tous à faire à un reste laissé hors du compte, hors langage ? La quantité, la qualité de ce reste, que Freud a appelé le refoulé, l'inconscient, incluant le refoulement originaire, voilà ce qui produit l'infinie diversité des modalités particulières de son insistance à se manifester, *via* rêves et symptômes. Voilà ce qui bloque la fonction en certains endroits, voire dans la totalité de son champ dans ce que j'appelle l'autisme. Mais quand ça retrouve la parole, ça fonctionne, même si le reste ne pourra jamais être réduit à zéro, non par quelque malignité accidentelle, mais parce qu'il fait partie de la structure.

samedi 28 avril 2012